

tinguaient sa manière. Le dernier de ses portraits est, croyons-nous, celui de M. Meynier, membre de la Chambre de commerce.

M. Bonnefond sentait bien lui-même qu'il abandonnait le souci de sa propre gloire en se vouant aux préoccupations exclusives de l'enseignement, et il exprimait fréquemment, dans ses conversations intimes, le regret de n'avoir pas continué à suivre la route dans laquelle il avait marché. Il disait familièrement : Il est douloureux, quand on sent du fil sur son peloton, de ne pouvoir le dévider !

Son nom, sans doute, en eût été accru, mais nous n'aurions pas alors à constater les progrès que l'Ecole de Lyon doit à son influence. Sa modestie s'est accommodée, pendant sa vie, de la situation qu'il a voulu se faire : le jour de la justice est venu pour lui, et justice lui sera rendue avec d'autant plus d'empressement, que ces services ont été plus grands, plus importants pour Lyon, quoique moins récompensés par l'acclamation publique.

En parlant ainsi, nous ne songeons d'ailleurs qu'à comparer M. Bonnefond avec ce qu'il aurait pu être en se donnant exclusivement à l'art pratique, mais si nous faisons complètement abstraction des années passées dans le professorat, pour nous en tenir aux œuvres produites en 1828, 29 et 30 ; si nous avons à juger l'auteur de *l'Eau sainte dans l'église grecque à Borne*, comme s'il fût mort en 1830, nous lui attribuerions un rang des plus honorables dans l'école française.

M. Bonnefond était, à la fois, sobre et abondant ; il possédait un coloris d'une grande richesse et en même temps, il demeurerait fidèle au culte de la ligne et, voyez le miracle ! il réussissait à rehausser de couleurs vraies, des figures aux contours exacts. N'est-ce pas merveilleux, aujourd'hui surtout que les deux genres de perfection ne semblent pas pouvoir marcher unis ?

En dehors de l'exécution matérielle qui, chez lui, était irréprochable, l'idée qui présidait à ses compositions, ne manquait ni de grâce, ni de naïveté, ni surtout de vérité. Son chef-d'œuvre